

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BARCINE, POLYNICE.

BARCINE. Eh bien ! mon Polynice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

POLYNICE.

Ah ! Barcine. . .

BARCINE. Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

POLYNICE. Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens. . . .

BARCINE. Parle donc : les chrétiens. . . ?

POLYNICE. Je ne puis.

BARCINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

POLYNICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

BARCINE.

L'ont-ils assassiné ?

POLYNICE. Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus. . . .

BARCINE.

Il est mort !

POLYNICE. Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Barcine.
Ce n'est plus cet ami rare présent des cieux ;
C'est l'ennemi commun de l'Etat et des dieux :
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège imple, en un mot un chrétien.

BARCINE.

Ce mot aurait suffi, sans ce torrent d'injures.

POLYNICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

BARCINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi,
Mais il est mon ami, et tu parles à moi.